

alors la littérature redevient tout-à-fait païenne, avec tout le cortège des faux dieux et des idées sensualistes, au point que sans ce honteux aliment il n'y a plus ni poésie, ni grâce de style, comme il en fut trop souvent dans les deux derniers siècles ; ou bien que l'on manque de naturel et de vérité, comme il arrive toujours dans le langage, quand la pensée n'est point conforme à la parole, ni la parole assortie à la pensée.

C'est là, pour le dire en passant, ce qui explique tout à la fois et l'un des vices radicaux des liturgies modernes, et l'enjouement dont elles furent cependant l'objet.

On prit le langage de toutes les erreurs pour louer la vérité éternelle. On voulut chanter au Dieu de toute sainteté des hymnes calquées sur celles qui s'adressaient aux divinités impures du fabuleux Olympe : et comme il était convenu que ce genre de langage était le seul vraiment beau, on crut, en immolant à cette idole déguisée les antiques formules de l'Eglise, faire un sacrifice agréable au Seigneur et à son Christ.

On commence à se demander si tout ce travail n'aurait pas eu pour unique résultat, même au point de vue de l'art, d'opérer des mutilations sacrilèges et de produire des œuvres bâtarde. Mais beaucoup ne le croient pas encore, dominés qu'ils sont par le souvenir exclusif de leurs auteurs classiques païens ; et on le croira, et surtout on ne le comprendra généralement que lorsque les études littéraires auront embrassé, selon leurs proportions, avec les écrivains profanes qu'elles ont déjà depuis longtemps adoptés, les Docteurs et les Pères de l'Eglise.

Il s'en faut bien, Messieurs, que par ces aperçus généraux nous ayons épuisé ce riche sujet, qui sera certainement plus tard sagement exploité par d'autres. Peut-être aurons-nous occasion d'y revenir nous-même, et de mettre au jour quelques-uns de ses détails : mais nous en avons dit assez pour vous faire apprécier la conséquence pratique que nous allons en tirer.

Pour obtenir un résultat, il faut en prendre les moyens. Nous voulons que l'explication des Pères et des Docteurs de l'Eglise fasse désormais partie du cours de grammaire, d'humanité et de littérature dans cette maison. Mais pour cela, il faut avant tout les rendre classiques, ce qui doit s'obtenir surtout par des extraits choisis avec intelligence et gradués selon la force des classes.

Eh bien ! Messieurs, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de vous charger de ce travail. Nous connaissons trop votre zèle et votre esprit pour craindre la moindre hésitation de votre part : qu'il nous suffise de vous indiquer comment vous pourriez vous entendre dans cette opération collective.

Vous vous partageriez, selon l'attrait de chacun, les écrivains ecclésiastiques qui seraient déterminés ; vous en choisiriez les passages qui vous sembleraient le mieux convenir à telle ou telle classe ; puis vous vous réuniriez un jour ou deux par semaine pour soumettre vos indications personnelles au jugement de vos confrères. Les recueils de ces morceaux choisis s'appelleraient : *Selecta à sacris scriptoribus*.

Ainsi, Messieurs, vous aurez contribué puissamment à une amélioration essentielle dans les études littéraires, en même temps que, par ces laborieuses recherches, vous aurez enrichi le trésor de vos propres connaissances.

P.-L., EVÊQUE DE LANGRES.

Note de Mgr l'évêque de Langres. "C'est au commencement du mois de novembre dernier que nous adressions à messieurs les supérieurs, directeurs et professeurs de notre petit séminaire cette invitation raisonnée, mais toute paternelle. Ces bons et studieux ecclésiastiques se sont aussitôt mis à l'œuvre et le travail s'avance. Toutefois, il n'y a encore de paru que le recueil ou *Selecta* latin destiné à la rhétorique. Celui de la seconde paraîtra bientôt, et ensuite, pour que les élèves des classes supérieures puissent mieux se rendre compte de la littérature chrétienne, on publiera quelques ouvrages entiers, comme l'Apologétique de Tertullien et le Traité de Lactance. "De morte persecutorum." Nous prions le Dieu des sciences de daigner agréer et bénir le faible hommage de ces petites œuvres, entreprises uniquement pour sa plus grande gloire.

Univers.

## L'ÉGLISE DES FRANÇAIS ET LES NÈGRES DE NEW-YORK.

(Correspondance particulière de l'Univers.)

New-York, 9 octobre 1846.

Je vous disais hier que le curé de l'Eglise des Français, à New-York, voulait se consacrer à une œuvre plus importante encore peut-être que les autres. Il s'agit de la régénération des nègres par l'éducation.

La ville seule de New-York, avec sa banlieue, compte 16,000 noirs, dont le sort est vraiment digne de pitié. Ces malheureux sont libres, mieux vaudrait mille fois pour leur bien-être matériel, qu'ils fussent esclaves. Depuis 1799 l'esclavage est aboli dans l'Etat de New-York. Le chrétien doit-il s'en réjouir ? Est-ce la philanthropie, est-ce la religion qui dirige la législation dans cette grande résolution ? Ni l'une ni l'autre. L'intérêt particulier fut le seul mobile ; la servitude fut reconnue onéreuse par les propriétaires, et dès lors l'on se débarrassa du soin de nourrir de nombreuses familles de noirs, en les déclarant solennellement affranchis. On croit encore que dans les pays dévorés par un soleil brûlant, les hommes d'Afrique peuvent seuls se livrer aux travaux de la terre. D'ailleurs, la culture de plantes telles que la canne à sucre, le coton et tabac, exige une infinité de soins minutieux et emploie avantageusement les bras faibles d'une quantité immense de femmes et d'enfants. Aussi devons-nous craindre de voir le sud des Etats-Unis maintenir indéfiniment l'esclavage. Mais ces plantes si utiles à

l'homme ne croissent pas dans les Etats du Nord, tels que New-York et la Nouvelle-Angleterre. Les céréales conviennent seuls au sol, et pour cette culture les propriétaires étaient réduits à nourrir une foule de bouches inutiles, quoique n'ayant qu'un petit nombre de travailleurs. La concurrence libre menaçait de ruiner les maîtres, et ceux-ci prévirent ce résultat en affranchissant leurs noirs.

Malheureusement, cette liberté ne devait pas être suivie de ce qui lui aurait donné seulement du prix, un semblant d'égalité et aujourd'hui, quarante-sept ans après l'abolition de l'esclavage, la population de couleur n'est pas moins méprisée qu'au siècle dernier. Les nègres sont citoyens ; mais s'ils veulent exercer leurs droits politiques, une émeute les repousse du scrutin. Ils devraient être chrétiens ; mais s'ils entrent dans une église, les blancs les mettent à la porte. Aucun métier ne leur est accessible, hors ceux de portefaix et de domestique ; sur les chemins de fer, un wagon entre les bestiaux et les bagages reçoit les nègres comme une marchandise ; sur les vapeurs, on les parque également à part ; partout une ligne de démarcation infranchissable est établie entre les deux races. — L'hiver dernier, je me trouvais dans l'omnibus-chemin de fer qui traverse New-York dans toute sa longueur. Il neigeait abondamment, et je jouissais du confortable du wagon muni à l'intérieur d'un bon poêle. Le train s'arrête, et un vieux nègre infirme, qui s'appuyait péniblement sur un bâton, monta le marche-pied. Il jette un coup d'œil dans la voiture, et ne la voyant occupée que par trois gentlemen à figure débonnaire, il s'assoit modestement près de la porte. Au même instant une femme du peuple vient à monter : c'était quelque épouse d'épicier ou quelque maîtresse de taverne ; mais elle avait l'honneur d'être blanche ; et le toise du regard le pauvre paria et appelle le conducteur. Mais le noir s'est hâté de sortir, et dans son empressement, il a laissé tomber sa béquille. Il n'ose pas rentrer pour la reprendre ; il prie humblement le conducteur de lui rendre ce service, et le malheureux reste debout sur la plate-forme extérieure, recevant la neige et le vent à plein visage, pendant que la susceptible bourgeoise se prélassait sur les coussins.

Ainsi flétris par le mépris général, les nègres ne tentent pas d'efforts pour y échapper et vivent dans une ignorance et un abrutissement complets. Aucune secte ne s'occupe d'eux ; aucune ne cherche à combattre au nom de la charité chrétienne le préjugé universellement répandu, et la casté des ilotes africains se multiplie dans la dépravation. Il y a quelques années cependant, plusieurs ministres protestants, ayant à leur tête le docteur Cox, essayèrent la réhabilitation des noirs et formèrent dans ce but la société des *Amalgamistes*. Mais maladroits dans leur zèle, comme tout ce qui est protestant, il n'imaginèrent rien de mieux pour opérer la fusion des deux races que de les marier entre elles. A prix d'argent on décida quelques blancs à épouser des négresses, et réciproquement. Mais la populace ne peut souffrir que l'on bravât ainsi ses passions. Au mois de juillet 1834 une émeute terrible et qui dura trois jours se déclara contre les noirs et leurs amis. L'église du docteur Cox fut brûlée ainsi que sa maison ; le quartier des nègres à New-York fut saccagé, tout ce qu'ils possédaient anéanti, sans que la police cherchât à s'opposer à des désordres dont les victimes étaient trop peu dignes de pitié. Depuis ce temps les amalgamistes ont renoncé à leur hymens et à leurs dots. — Mais l'abbé Lafont risque d'exciter aussi la colère du populaire américain ; mais ce n'est pas une raison pour le porter à abandonner ses saints projets. Beaucoup de nègres français se sont réfugiés à New-York avec leurs maîtres lors de la première révolution de Saint-Domingue. Déjà notre curé a ouvert son église à cette partie de la race de couleur qui est catholique de naissance, et maintenant notre paroisse montre chaque dimanche le noir et le blanc côte à côte à la Ste.-Table. Mais M. Lafont a pensé qu'aucun bien durable ne se réaliserait s'il n'entreprenait la régénération par l'éducation des enfants. Il ne pouvait les admettre à ses écoles. Les enfants blancs auraient déserté leurs classes, à moins qu'ils n'eussent expulsé par la raison du plus fort leurs nouveaux camarades. Il n'avait pas d'argent pour bâtir des salles. — Il ne lui restait qu'à les prendre chez lui, et le presbytère du missionnaire reçoit chaque jour ces pauvres petits noirs méprisés, qui sont nos frères en Jésus-Christ. Quand je vois notre pasteur entouré de la troupe attentive de ces frères jusqu'alors abandonnés, l'air de bonheur empreint sur les traits du prêtre qui parle, l'air de reconnaissance épanoui sur les visages des enfants qui écoutent, je me sens fier d'appartenir à une religion fertile en semblables dévouements, et je pense à ce saint jésuite, Pierre Claver, l'apôtre des nègres de Carthagène, qui se réjouissait d'être appelé l'esclave des esclaves noirs.

Et maintenant que j'ai expliqué de mon mieux le mal existant et le bien commencé, serai-je compris si je supplie mes compatriotes de ne pas laisser M. Lafont sans secours dans sa grande entreprise. Voici d'ailleurs ce qui pourra être une raison déterminante pour beaucoup. Un frère de la doctrine chrétienne est en ce moment à New-York, où il sera rejoint incessamment par plusieurs autres disciples du bienheureux de La Salle. Notre évêque, qui vient de confier aux Jésuites français son collège et son séminaire, veut mettre ses écoles entre les mains des Français français, et il a déjà donné à leur ordre un vaste terrain sur lequel une maison de noviciat sera construite. Mais les bons religieux craignant de ne pas se rendre assez utiles dans le principe tant qu'ils ne parleront pas convenablement l'anglais voudraient donc se charger d'abord des enfants français blancs et noirs, pourvu que M. Lafont consentit à leur céder ses salles d'école. M. Lafont désire vivement accepter cette offre. Mais s'il ne peut construire de nouvelles